

© "Journal d'un étudiant en histoire de l'Art"  
Maxime Olivier MOUTIER

Editions Marchand de feuilles  
Montréal (Québec) Canada

Michel-Ange était une grosse vedette. Et pas du tout le type ombrageux que l'on imagine généralement, besognant tout seul sur le plafond de la chapelle Sixtine, sans aide et couché sur le dos. Michel-Ange était en fait une entreprise. Il avait des assistants, sur lesquels il pouvait compter pour les avoir formés à sa main, et qui savaient terminer des sculptures comme il se doit et dans les règles de l'art. Souvent, des œuvres qui lui sont historiquement attribuées n'ont été qu'à peine effleurées de son coup de burin. Michel-Ange gagnait aussi beaucoup d'argent. Cette information me fait évidemment penser aux détracteurs de Jeff Koons, de Damien Hirst ou de Takashi Murakami, à qui l'on reproche avec agressivité de gagner trop d'argent, et de n'être collectionné que par des arrivistes déguisés en hommes d'affaires, sans limites financières et sans véritable foi dans l'art. On oublie souvent que Michel-Ange aussi était riche. C'est lui qui faisait vivre ses parents, et il avait même acheté deux ou trois fermes pour les offrir à des frères ou des oncles, afin de les aider dans leur ascension sociale. On se souvient surtout de Van Gogh et de ce phénomène du génie inconnu, incompris, travaillant seul et crevant de faim, s'arrachant les oreilles et faisant fuir les femmes des alentours. Mais on oublie que Dalí aussi, pour sa part, croulait sous les lingots, et que cela n'enlève rien à ses créations. Celles-ci ont eu lieu et pour toujours auront eu lieu.